

Jean Boilard, comédien : et après ?

Michelle Chanonat

Number 151 (2), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71842ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2014). Jean Boilard, comédien : et après ? *Jeu*, (151), 80-83.

Jean Boilard, comédien :

ET APRÈS ?

Déboulonnons le statut de l'artiste : le métier de comédien est à risques. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. Pour une carrière remarquable, combien de sacrifiés à l'autel de l'indigence ? Le mythe de l'artiste crève-la-faim sacrifiant son confort matériel à l'exercice de son art a la vie dure. À Jean Boilard, comédien reconverti, nous avons posé la question : y a-t-il une vie après le théâtre ?

Michelle Chanonat

Jean Boilard (allongé), dans son rôle de Richard II dans *Le Cycle des rois*, mis en scène par Jean Asselin (Omnibus, 1988). Également sur la photo : Robert Gravel et Daniel Despuiteau. © Robert Etcheverry

UN DÉPART SUR LES CHAPEAUX DE ROUES

Jean Boilard n'est pas encore sorti de l'école qu'il se fait remarquer dans *Richard II*, l'une des trois pièces du *Cycle des rois* de la compagnie Omnibus, créé en 1988. Cette année-là, le prix de la Révélation de l'Association québécoise des critiques de théâtre lui est ravi par Sylvie Drapeau. « La concurrence était forte », dit-il avec un petit sourire, avant de poursuivre : « Je suis peut-être l'acteur québécois qui a le plus joué Shakespeare. » Vérification faite, il a joué dans 11 pièces de Shakespeare.

En 1988, dans *Jeu 48*, Diane Pavlovic écrivait de Jean Boilard : « Acteur peu banal imposant sa présence dans tous les registres, celui de l'émotion comme celui de la caricature. Son Richard II d'abord parodique acquiert une grandeur proprement tragique, s'enveloppant d'une aura déchirante qui eût laissé plus d'un comédien chevronné perdu à mi-chemin dans la transition insensible entre l'un et l'autre état [...] »

Avec un tel viatique, on aurait pu penser qu'il irait loin. Mais, il y a cinq ans, Boilard a décidé de raccrocher les gants. Écœuré de lutter pour sa survie, de ses angoisses de fins de mois qui commençaient le 10, et de cette autre angoisse, plus sournoise, à chaque dernière : « À quand la prochaine ? » Il ne s'en cache pas : « Je gagnais environ 20 000 \$ par année, les bonnes années, 22 000 \$. En 20 ans, les cachets n'ont pas augmenté, et les spectacles jouent moins longtemps. C'était devenu trop difficile dans ces conditions d'avoir un revenu décent pour faire vivre une famille. » Et c'est la triste réalité : d'après le sondage réalisé par Léger Marketing pour l'Union des artistes en 2009, 63 % des membres de l'association déclarent gagner moins de 17 000 \$, et seulement 22 % situent leurs revenus entre 17 000 et 42 000 \$.

Boilard a connu un début de carrière prometteur, avec une moyenne de cinq spectacles par année, dans tous les théâtres, expérimental, gestuel et d'été : « En sortant de l'UQAM, j'étais la coqueluche, mais je n'ai pas su gérer le succès ni serrer les mains qu'il fallait, je n'ai pas profité de cette manne. Je fréquentais peu les premières et je n'étais pas un bon vendeur de moi-même. » Puisque le jeu ne nourrit pas son homme, il diversifie ses activités. Enseignement, mise en scène et traduction, production et direction artistique de la compagnie qu'il a fondée, le Théâtre Alambic, quelques jobines et un peu de chômage l'été pour boucler l'année. Le comédien est polyvalent par nécessité.



Acteur peu banal
imposant sa présence dans tous les registres,
celui de l'émotion comme celui
de la caricature.



Sa décision, il l'a mûrement réfléchi : « Ça m'a pris cinq ans pour me décider à divorcer du théâtre. Et puis cinq autres années pour en faire le deuil. Tout s'est cristallisé autour d'un de mes derniers spectacles, *R. Buckminster Fuller : mémoires (et mystères) de l'univers* de D. W. Jacobs, mis en scène par Bernard Lavoie. Ce solo réunissait tous mes talents, mes convictions, mes interrogations. Artistiquement, c'était pour moi un aboutissement. » Présenté à la salle Fred-Barry en 2005, ce spectacle a eu beaucoup de succès et d'excellentes critiques, qui ont souligné l'interprétation « magistrale » et « truculente » de Boilard. Le soir de la dernière, la question s'est posée avec acuité : « Et maintenant, que vais-je faire ? »

NÉGOCIER LE VIRAGE À 90°

Se reconvertir. Organiser la transition, disent les clubs de recherche d'emploi. Après un contrat d'un an comme réalisateur et un bref passage par l'aide sociale, Jean Boilard s'adresse à l'organisme Travail sans frontières, qui propose un programme spécialement destiné aux artistes en « questionnement professionnel ». Travail sans frontières accueille 95 artistes par année, dont plus d'un quart sont des comédiens et la majorité d'entre eux dans la cinquantaine; c'est dire que le cas de Boilard n'est pas une exception. « Au théâtre, on fait toutes sortes de choses. On gère notre compagnie, on traduit des textes, on produit, on dresse des échéanciers... Cette démarche m'a permis d'organiser mes expériences et mes compétences, aussi bien en informatique qu'en gestion d'équipe et de présenter tout cela dans un CV qui soit cohérent. »

Jean Boilard est maintenant chargé de projet dans une maison d'édition : « Je fais de la mise en scène de livres, dit-il joliment. Ma formation en théâtre et mon expérience en enseignement m'ont servi pour décrocher ce poste, tout comme le fait que j'avais signé des traductions. » Son prochain objectif est d'obtenir un poste permanent, « avec des assurances et un régime de retraite ! » ajoute-t-il.

S'il a gagné une sécurité financière et donc la tranquillité d'esprit recherchée, il n'est pas sans regretter certains aspects du théâtre : « Travailler sur un projet commun, sur un texte, vivre ensemble pendant trois mois, c'était très exaltant. Ce n'est ni le public ni la reconnaissance qui me manquent, vraiment pas, mais l'aspect communautaire du théâtre, la *gang*, ça oui. » Mais très vite, d'autres souvenirs affluent, qui viennent démentir la nostalgie : « Après mes deux derniers spectacles, mon disque dur était saturé, j'avais trop de textes dans la tête, je n'arrivais plus à apprendre mes rôles, alors que je me suis tapé Richard II. J'aurais eu besoin de prendre une année sabbatique, de partir un an pour me vider la tête, mais ce n'était pas possible. »

Ce divorce, Boilard l'a voulu définitif et radical. Peut-être pour faciliter la cicatrisation. Désormais, il dit « se tenir loin, très loin du théâtre ». Encore abonné à quelques infolettres, toujours membre de l'Union des artistes, « au cas où », il ne va plus au théâtre, ou presque : « Trois ou quatre fois par année, quand je suis invité, et souvent je m'ennuie. »

REPARTIR À ZÉRO

Dans la crise de croissance que connaît actuellement le théâtre québécois, la formation est pointée du doigt. « L'écologie du milieu » serait mise en péril par les jeunes artistes fraîchement diplômés, qui ne pourront pas tous trouver du travail après leur formation. Mais n'en est-il pas de même pour les autres corps de métier ? Combien d'institutions de formation peuvent se targuer d'avoir un placement professionnel de 100 % ? Des jeunes comédiens qui sortent fringants des écoles de théâtre avec l'espoir et l'envie de brûler les planches, certains y parviendront, d'autres resteront sur la touche, c'est la loi du marché. Comme le dit Gilbert Turp, professeur au Conservatoire, l'éducation humaniste qu'ils ont reçue n'est pas perdue. Mais elle a un prix : un comédien du Conservatoire coûte aussi cher à former qu'un médecin.

De la promotion de Jean Boilard, qui comptait parmi ses rangs Réal Bossé et Sylvie Moreau, une dizaine de finissants sur trente travaillent encore au théâtre, les autres ont pour la plupart bifurqué vers l'enseignement. « Une carrière de théâtre, ça ne dure pas longtemps, dit Boilard, aussi je recommanderais aux comédiens en devenir de ne pas mettre tous leurs œufs dans le même panier et de suivre en parallèle une autre formation pour assurer leurs arrières. Et en même temps... comment demander à un passionné de faire autre chose que ce qui le passionne ? »

Artistiquement on évolue, mais financièrement, non.

Pourtant, la réalité du métier a eu raison de la passion chez Jean Boilard, qui, aujourd'hui, affirme ne rien regretter : « Je crois que si j'étais resté dans le théâtre, je serais à la même place qu'il y a cinq ans. Parce qu'au théâtre, à chaque pièce, il faut recommencer à zéro, en bas de l'échelle. On pourrait imaginer monter un barreau à chaque spectacle. Artistiquement on évolue, mais financièrement, non. Des artistes comme Carole Nadeau – et cela, malgré les prix et la reconnaissance qu'elle a reçus – repartent de zéro pour chacun de leur projet. »

Éditeur pour l'un, libraire, menuisier ou éducateur spécialisé pour d'autres : souhaitons que la deuxième vie du comédien soit tout aussi enrichissante, dans tous les sens du terme, que la première. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était. ●

Jean Boilard dans *R. Buckminster Fuller : mémoires (et mystères) de l'univers* de D. W. Jacobs, mis en scène par Bernard Lavoie à la salle Fred-Barry (Théâtre Alambic, 2005). © Robert Goeffrion